

compte-il pour attirer la foule ? Sur la voix du conte our sur la curiosité des Yankee de voir un lord sur la scène ?

—Mascagni, le jeune compositeur de *la Cavalleria Rusticana*, doit venir, dit-on, en Amérique, pour diriger les représentations de ses œuvres, sous le patronage de MM. Abbey et Grau. Ce maestro a conclu avec le fameux éditeur milanais Sonzogno un contrat par lequel il s'engage à livrer chaque année un opéra nouveau.

—Quand verrons-nous ici le nouveau lion des pianistes, Edouard Zeldenvust ? Cette fois, ce n'est ni un Hongrois, ni un Polonais, ni un Russe ; c'est un Hollandais, un Dutchman, dirait-on chez nos voisins. Cet artiste possède tous les attributs d'un excellent pianiste, sans oublier même une tignasse énorme.

—Nous recommandons aux familles dont les enfants veulent se livrer à l'étude de la musique, l'école de piano de Mlle Emery Coderre, établie au No 375 rue Berri. Les succès obtenus par cette maîtresse de piano sont un sûr garant de la supériorité de sa méthode d'enseignement. On peut être un excellent pianiste et ne pas savoir professer ; ce sont là deux talents bien différents l'un de l'autre. Mlle Emery Coderre ne verrait pas ses leçons si recherchées, si elle n'avait que le premier de ces mérites.

—S'il faut en croire le *Daily News* de Londres, Rubinstein aurait promis à M. Abbey, de venir, cet hiver, en Amérique, pour diriger ses œuvres symphoniques et donner des récitals de piano. Lorsqu'on proposa au maître de se rendre à Londres pour diriger son *Paradis perdu*, il refusa sous prétexte qu'il craignait le mal de mer ! Tel s'étrangle au passage d'un moucheron qui avale ensuite un chameau sans souciller.

Danseuse millionnaire.

Une dépêche de Londres nous apprend la mort de Mme Duvernay, ancienne danseuse française, qui faisait les délices de nos grands-pères en 1830, principalement dans le ballet de "la Beauté au bois dormant." Elle était, en ses beaux jours, la rivale de Taglioni, de Fanny Essler et de Carlotta Grisi.

Pendant qu'elle enchantait par ses gracieuses pirouettes les habitués du théâtre de Drury Lane à Londres, M. Lyne Stephens, ne mire excessivement riche des Communes britanniques, se prit d'un amour effréné pour elle et mit aux pieds enchanteurs de la ballerine son cœur, sa main et ses trésors. La jeune fille accepta ces trois dons et se retira de la scène en 1845, un peu avant son mariage. Depuis lors, Mme Stephens a vécu dans une obscurité relative, remplaçant les bruyants triomphes de la scène par les douces émotions qu'elle recueillait en faisant le bien autour d'elle.

Elle vient de s'éteindre dans une verte vieillesse, laissant une fortune de deux millions de louis sterling qu'elle a distribuée en divers legs, un entr'autres de 140,000 louis sterling en faveur de la cathédrale catholique de Cambridge.

LA CHARITE

Une jeune fille de dix-sept ans était assise devant la croisée d'une chambre mansardée, dont le délabrement accusait la pauvreté la plus effrayante.

C'était une belle créature à la chevelure de jais, aux grands yeux noirs. Sa physio-

nomie douce et mélancolique inspirait l'intérêt et la pitié. Il faisait froid ; une neige épaisse recouvrait toute la ville de Milan ; la jeune fille portait la vue tantôt sur le large linceul qui s'étendait dans la campagne, tantôt sur sa mère, qui se tenant à côté d'elle, lisait un livre de prière, tantôt sur son père, qui assis sur un tabouret et accoudé à une table boiteuse, regardait fixement le mur en face de lui sans paraître s'apercevoir que deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Enfin la jeune fille se leva, alla jeter ses bras autour du cou de son père, et lui dit d'une voix tremblante :

— Oh ! laisse-moi chercher une condition, mon père ! Voilà deux mois que je n'ai plus de travail ; voilà deux mois que nous vendons nos meubles et nos hardes et nous sommes désormais sans ressource. Il est bientôt nuit, nous avons froid, nous avons faim et si tu ne consens pas à ce que je viens de te demander, nous mourrons tous les trois !

— Non mon enfant, répondit le vieillard d'une voix presque éteinte ; tu ne descendras pas à un tel abaissement, et nous ne mourrons pas de faim. Nous avons encore une planche de salut.

Et il alla décrocher du mur un vieux violon en ajoutant.

— Il m'a fait gagner ma vie pendant plus de quarante ans ; avec lui je la gagnerai de nouveau. Ce soir je rentrerai avec du pain.

— Et que feras-tu ? s'écria sa fille, tandis que sa femme se jetait à ses genoux.

— Ce que j'ai fait pendant quarante ans je jouerai du violon.

— Mais pendant quarante ans, Luigi, tu avais un orchestre à diriger ; pendant quarante ans ta voix donnait des ordres... et maintenant... ?

— Et maintenant que mes yeux ne peuvent plus lire la musique, je jouerai de mémoire.

— Mais où, au nom de Dieu ? s'écria la femme.

— Aie courage, Francisca ! Aimes-tu mieux que notre enfant se soumette à la brutalité de ceux qui croient acheter une esclave pour trente ou quarante livres par mois, ou que je gagne honnêtement un morceau de pain ? On vient d'ouvrir la galerie de Cristoforo. Il y a là un café magnifique, qui sera pendant quelque temps le rendez-vous de la bonne société... ?

— Luigi, tu ne feras pas cela ! s'écria sa femme éperdue.

— Voulez-vous donc que je sois votre bourreau et le mien ? Nous avons faim ! Et quand la faim déchire les entrailles d'un homme, il est lâche, s'il n'emploie pas tous les moyens qui sont en son pouvoir pour conserver une existence dont il doit compte à Dieu !

Le vieillard s'achemina à pas lents vers la Coreia dei Servi. Mais il fut bientôt forcé d'accélérer sa marche, car il commençait à sentir le froid lui raidir les membres et arrêter la circulation de son sang. Il puisa de la force dans la sainteté de la mission qu'il allait remplir, et arriva en peu d'instants devant le bazar.

Là il s'arrêta et adressa à Dieu une courte prière avant d'ouvrir la porte, car il sentait son courage faiblir. Puis il rappela à son imagination sa fille et sa femme mourant de faim et de froid, et tournant le bouton, il entra dans la salle. Il déposa son chapeau sur un tabouret de velours, et commença à accorder son instrument.

Un garçon passa à côté de lui, regarda alternativement le vieillard et son chapeau et lui dit :

Eh ! Pami, croyez-vous qu'on ait mis ici un tabouret de velours pour servir de support aux charlatans ?

Luigi dévora l'affront en silence, mit son chapeau sur le parquet et continua à accorder son violon.

Enfin, il passa l'archet sur les cordes de son vieux compagnon ; son cœur palpita de joie et il eut bientôt oublié le lieu où il se trouvait et le but dans lequel il était venu. Il y avait cinq ans qu'il n'avait décroché son instrument, car les accords qu'il en eût tirés n'eussent pu que lui rappeler un malheur. Maintenant, il écoutait la voix d'un ancien ami cher à son cœur, et il s'isolait, et il se créait un monde à part au milieu de la foule et du bruit. Il avait à peine joué quelques notes du Serment de Guillaume Tell, avec une précision et une expression admirable, qu'un homme, grand, gros, à la figure ouverte et pleine d'affabilité, repoussa du pied la petite table qui était devant lui et se précipita vers le vieillard. C'était Lablache qui avait reconnu l'ancien chef d'orchestre.

— Luigi ! s'écria-t-il.

— Monsieur Lablache ! dit le monsieur avec confusion, tandis qu'une rougeur subite colorait ses joues.

— Comment ! vous en êtes réduit à cette extrémité ?

— Je ne vois plus clair et la misère... ?

— Assez ! assez ! interrompit le célèbre artiste... ?

Pauvre Luigi ! joue-moi mon rondou de la Sémiramide.

Le vieillard obéit. Après l'introduction, une voix éclatante, magnifique, une voix à ébranler toute autre salle que celle d'un théâtre, une voix connue de tous s'éleva dans le café, et l'effet qu'elle produisit fut magique. Le plus profond silence s'établit comme par enchantement. Ceux qui jouaient au billard s'arrêtèrent, ceux qui se promenaient dans le bazar, se pressèrent devant la porte du divan.

Lorsque l'air fut achevé, Lablache prit son chapeau dans ses mains, fit le tour de la salle et de la galerie en le tenant à tous les assistants, et quand il le vit plein de monde jusque au bord, il revint à Luigi, le lui remit en lui disant :

— Allez, nous partagerons une autre fois.

Et il s'en-quit promptement pour se dérober à la reconnaissance du vieillard.

Dès ce moment, la position de Luigi fut entièrement changée. Il maria sa fille à un musicien distingué, et mourut quelque temps après avec la consolation d'avoir assuré le sort de son enfant, de laisser à sa femme une somme assez forte pour qu'elle n'eût plus à redouter la pauvreté.

NOTRE MUSIQUE

Notre numéro de ce jour contient deux compositions de musique que nous ne craignons pas de recommander à l'appréciation de nos dilettanti. La première, *Historiette*, œuvre de M. Gustave Gagnon, dont la réputation de compositeur n'est pas à faire, est un morceau délicieux dont les Canadiennes vont raffoler. La seconde pièce a pour titre *Sérénade* et est due à Gabriel Pierné.

— Entre mélomanes, à la dernière répétition de Falstaff :

— Enfin, ce n'est pas trop tôt ! Voilà notre répertoire lyrique rajeuni.

— Vous voulez dire *reverdî*.